

La Collection Luxembourgeoise du Musée National d'Histoire et d'Art

C'est Nicolas Ries, qui en 1927 a présenté comme «courageusement moderne et résolument personnel» un jeune peintre, qui dès ses premières toiles semblait vouloir sortir des chemins battus. Ries dit encore que cet artiste «s'enivre de couleurs et d'irradiations, et que chacun de ses tableaux est une apothéose lumineuse». Il parle ainsi de Harry Rabinger, qui en effet a toujours fui «la banalité traditionnelle et la monotonie», mais dont les hardiesses artistiques à l'époque furent souvent mal accueillies aussi bien par le public que par les critiques, qui lui reprochaient notamment «la violence des tonalités et le pathétisme de ses visions». Ils le trouvaient triste, cruel, scientifique et trop préoccupé des effets physiques, et jugeaient son œuvre tumultueuse et ses mouvements désordonnés. Quant à Albert Nothumb il a affirmé dans le «Livre du Centenaire» que Rabinger a toujours cherché à rendre la réalité le plus fidèlement possible.

En 1986 la Villa Vauban-Musée Pescatore a consacré une grande rétrospective à cet artiste, qui fait partie des quelques rares peintres luxembourgeois, qui ont également connu le succès aux Etats-Unis. Mais son nom reste avant tout associé au sud de notre pays, à ces «Terres rouges» dont, toujours selon Nicolas Ries, il est le premier à avoir saisi l'âme des paysages éventrés et la vie bruyante de la métropole du fer.

Harry Rabinger

(né le 25 février 1895 à Luxembourg où il est décédé le 7 septembre 1966)



Même si Harry Rabinger est l'un des premiers à avoir chanté la beauté sauvage du bassin minier il est né pourtant à Luxembourg, plus précisément au Pfaffenthal. Dès 1913 il entame ses études à Paris, mais la guerre le conduit à Munich, où il est l'élève de Hermann Groeber et de Hugo von Habermann. Par la suite de nombreux voyages notamment en France, en Autriche, en Hongrie, en Tchécoslovaquie et aux Pays-Bas, devaient parfaire sa formation artistique.

C'est en 1919 qu'il a ses premiers contacts avec le sud de notre pays, puisqu'il est nommé maître de dessin à l'Ecole Industrielle et Commerciale ainsi qu'au Lycée de Jeunes Filles à Esch-sur-Alzette, ville ouvrière alors en pleine extension. Il y découvre la beauté farouche, chaotique et brutale du pays minier, dont il sait évoquer avec brio les rudes surfaces, les pierres déchiquetées à la couleur de rouille, les minières abandonnées, la terre éventrée par les machines, les rails d'acier qui mènent dans les galeries.

Bien qu'ayant exposé à plusieurs reprises dans les expositions du Cercle Artistique de Luxembourg, Rabinger fonde en 1926 ensemble avec Cito, Klopp, Kutter, Michels, Schaack et Trémont, la Sécession, un groupement actif de jeunes artistes qui tentent de renouveler et de promouvoir les arts dans notre pays. En 1930 Rabinger revient au Cercle Artistique dont il est aussi membre du comité.



Terres Rouges, vers 1925
Huile sur toile
Non signé
44 x 61 cm

Musée National d'Histoire et d'Art

Dans les années à venir l'artiste est appelé comme professeur au Lycée des Jeunes Filles à Luxembourg et à l'Athénée. Il participe à de nombreuses expositions et s'impose peu à peu. En 1935 il expose au pavillon des Beaux-Arts de Bruxelles. L'année suivante il est chargé par le gouvernement luxembourgeois de composer une toile monumentale «Terres Rouges» qui va décorer en 1937 l'intérieur du pavillon luxembourgeois de l'exposition mondiale de Paris. Deux années plus tard il participe à l'exposition internationale de New York notamment avec de grands panneaux décoratifs, réalisés de concert avec le peintre Jean Schaack. Il y remporte avec sa «Ville de Luxembourg» un septième prix se classant avant Vlaminck.

Puis le silence se fait autour de lui. Après la guerre il passe par une crise grave et redevient professeur à Esch-sur-Alzette, où il prend sa retraite en 1957. Il meurt le 7 septembre 1966 dans sa villa au Limpertsberg à l'âge de 71 ans.

L'œuvre de Rabinger est abondante et variée. Il a peint des natures mortes dont on retient la magnificence décorative des couleurs, des nus d'un réalisme nerveux et «violemment mis en lumière» et des portraits réalistes notamment de Nic. Van Werveke et de Louis Blum. Mais il excellait surtout dans les portraits de femmes coiffées souvent à la garçonne. Des yeux grands-ouverts, auxquels Nicolas Ries reprochait la dureté des cernes

oculaires, retiennent le regard dans des visages nets et ciselés aux lèvres serrées, au sourire à peine esquissé.

Mais Rabinger est surtout connu comme paysagiste aimant les endroits sauvages, les paysages chaotiques, les rochers abrupts et les falaises effritées qu'il trouve sur les îles Bréhat et dans la campagne bretonne ou normande. Il s'attarde aussi sur le Midi avec ses couleurs plus chaudes ou encore sur le Tessin et le Lac Majeur. Mais il n'oublie pas pour autant de peindre les coins pittoresques de nos faubourgs – à l'époque son «Kosakes-tég» lui avait assuré la gloire – et le charme des villages dans les vallées de la Moselle et de l'Alzette, ou encore la beauté plus rude et sauvage de l'Oesling.

A ses débuts Rabinger est comparé avec Signac par le critique parisien Clément Morro. Mais par la suite l'artiste a vite évolué de l'impressionnisme vers l'expressionnisme avec ses couleurs intenses, ses contrastes forts, ses formes curvilignes et tourmentées. Certains critiques l'ont également rapproché du fauvisme en raison de ses surfaces à plat traitées avec vigueur. Mais à partir des années trente les tableaux de Rabinger perdent la violence, l'intensité et la tension qui les avaient caractérisés au début.

Georgette Bisdorff